



ÉCRIT ET
RÉALISÉ PAR

ISMAËL EL IRAKI

CASABLANCA

(ZANKA CONTACT)



UFO DISTRIBUTION présente
Une production BARNEY PRODUCTION
En coproduction avec MONT FLEURI PRODUCTION / VELVET FILMS

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ISMAËL EL IRAKI

BURNING CASABLANCA

(ZANKA CONTACT)

KHANSA BATMA - AHMED HAMMOUD - SAÏD BEY

LE 3 NOVEMBRE

Maroc, France-2020-120mn

Matériel presse téléchargeable sur ufo-distribution.com

DISTRIBUTION
UFO Distribution
01 55 28 88 95
ufo@ufo-distribution.com

PRESSE : RSCOM
Robert Schlockoff
01 47 38 14 02
robert.schlockoff@gmail.com

SYNOPSIS

Rock star déchue, Larsen Snake revient dans sa Casablanca natale où il fait la rencontre explosive de Rajae, une fille de la rue à la voix d'or. Ils écumant les nuits de la ville et tombent éperdument amoureux. Mais leur passion est vite rattrapée par leur passé, et le couple sauvage prend la route du désert pour échapper à ses démons.



ISMAËL EL IRAKI

Né en 1983, Ismaël EL IRAKI vit et travaille entre Casablanca et Paris, où il a étudié la réalisation à la Fémis. Ses courts-métrages remarquables (Prix du Short Film Corner à Cannes, Prix Attention Talent et Mention spéciale du jury à Clermont-Ferrand) inventent un style de film de genre d'auteur relocalisé sur les terres de son Maroc natal. Passionné de musique live, Ismaël a fondé une société de captation de concerts à Paris et a produit des photos pour des groupes de musique ainsi qu'une installation vidéo pour la Mostra de Venise. *Burning Casablanca (Zanka Contact)* est son premier long-métrage.



À PROPOS DU FILM

Dans mon esprit, *Burning Casablanca (Zanka Contact)* n'est pas un film, mais un incendie. Le désir de ce film a avancé en moi comme un feu de forêt, se nourrissant de tout sur son passage. De tout ce que j'aime : le rock Marocain des années 70 et les westerns spaghetti, les bagues à tête de mort et les personnages de femmes fortes ; le rêve de filmer de la musique live en 35mm Cinémascope et celui d'écrire dans l'argot urbain et poétique de Casablanca.

Mais pour que ce train avance dans la nuit, tout en moi servait de combustible. Tout, même le pire : les flics tortionnaires des années de plomb, le soleil noir de la drogue, les flashes et les visions gravés en moi de la nuit de Novembre qui a fait de moi un survivant.

Burning Casablanca (Zanka Contact) est une histoire d'amour entre deux survivants. Je n'ai pas voulu traiter mon expérience comme un sujet, mais transmettre une émotion. L'émotion est la seule réalité au cinéma, la seule chose que vous emmenez avec vous en sortant de la salle. C'est la position politique de *Burning Casablanca (Zanka Contact)*, film de genre africain : clamer le droit à l'imagination, à l'émotion. Car un film n'est pas son sujet ; un film c'est un sort que l'on vous jette, c'est une croyance en la magie. C'est, si l'émotion vous frappe, un feu que l'on allume.

Ismaël El Iraki



ENTRETIEN AVEC ISMAËL EL IRAKI

Comment êtes-vous parvenus à tourner ce film dans l'underground de Casablanca ?

Burning Casablanca (*Zanka Contact*) est une lettre d'amour et de haine à Casa. Je l'ai écrit pour tout ce que j'aime dans cette ville ; ses acteurs, sa musique, les lieux que j'aime- sans me soucier d'à quel point il serait hardcore d'y tourner !

Dans le titre original, « zanka » désigne la ruelle des quartiers populaires, là où tu joues au foot enfant, là où tu te fais agresser adulte : ça peut être ton terrain de jeu comme ta tombe.

J'avais tourné un court-métrage il y dix ans avec la même équipe dans ces ruelles, le Quartier Cuba : un quartier difficile de la Medina, mais face à la mer (d'où son nom) et peuplé de gens dingues, des poètes urbains. Nous avons donc été la première équipe à y tourner un long. Ce fut d'une violence infernale, avec une bagarre au couteau dès le premier jour ! Mais il y avait tant d'amour de toute l'équipe pour ce coin de la Medina, pour son esprit, que ça a permis au film de survivre.

Cet esprit, on l'aime parce qu'il est subversif. Pareil pour la musique : j'ai été un rocker toute ma vie. Si le rock et le métal sont encore bien vivants au Maroc, c'est que là-bas ils sont encore profondément subversifs. Si tu es métalleux, tu peux être condamné à la prison pour satanisme : être un rockeur veut encore dire être un libre penseur, un rebelle.

Le film est marocain, mais on y sent plutôt les influences de Quentin Tarantino et Sergio Leone...

Mais Tarantino et Leone sont Marocains ! J'ai grandi avec eux : dans ma tête, le souvenir de leurs films est mêlé au souvenir de mon enfance. C'est presque une forme de synesthésie, comme voir de la musique ou entendre des couleurs : ça se mélange.

Gamin, quand j'allais dans la ferme de ma famille au sud du Maroc, j'entrais dans un western de Leone : le visage des gens, la terre ocre, le paysage. Pour moi c'était évident :





Leone était berbère. Et à Casa, la façon dont les gens parlent... tu as l'argot, le mix de grossièreté et de poésie, et toujours la possibilité en chute de phrase soit de la violence, soit du rire : donc je le dis, Tarantino, il est Casaoui ! Plus que des influences, je les vois comme des gars du bled, des cousins éloignés.

Le personnage principal, joué par Ahmed Hammoud, revient à Casablanca au début du film et se sent immédiatement décalé. Est-ce un sentiment que vous connaissez ?

Absolument : se sentir comme un extraterrestre, détester la ville où on est né, c'est commun chez les exilés et c'est une des émotions principales du film. Le Maroc, c'est une vieille dame. Dans ce pays très ancien, Casablanca est comme une adolescente : belle et moche à la fois, et en évolution permanente. Je peux partir pour juste un mois et une avenue qui a été là toute ma vie a disparu. Certains des endroits où nous avons tourné ont déjà disparu pour toujours. Les gens sont si jeunes à Casablanca, la ville bouge si vite, qu'il

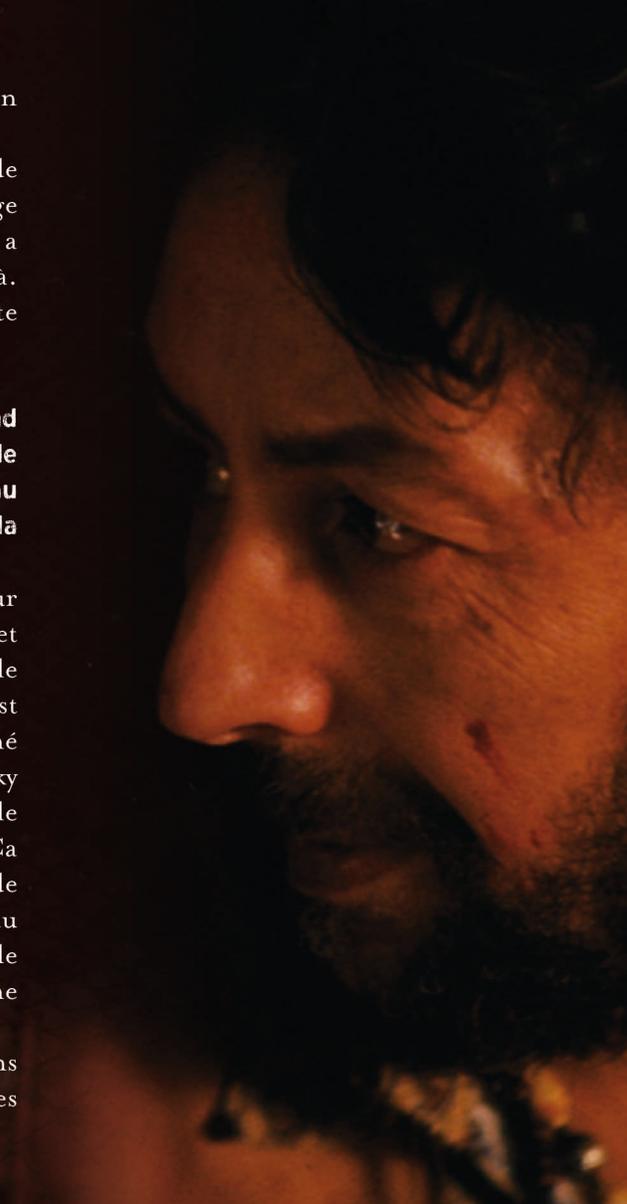
est facile de s'y sentir décalé quand on vit à l'étranger.

Mais ce décalage permet aussi de remarquer la seule chose qui ne change pas : l'esprit rebelle de cette ville. Il a mille visages, mais il est toujours là. C'est pourquoi chaque Casaoui déteste Casa mais adore toujours Casa.

Vous montrez le Maroc comme un grand mix de cultures nourri de musiques de toutes origines, ce n'est pas courant au cinéma. À quel point est-ce fidèle à la réalité ?

Le Maroc a toujours été un carrefour entre les mondes africain, arabe et européen. Le mélange, c'est notre seule identité. On le retrouve partout : c'est notre dialecte darija, à l'arabe mâtiné de berbère et de français, c'est le whisky dans les verres de thé à la menthe, le oud branché sur un ampli Marshall. Ça se retrouve jusque dans la voix de Khansa (Batma, le rôle principal du film). Elle sonne très arabe quand elle harmonise à voix basse et très africaine quand elle met plus de coffre.

Nous sommes des Berbères Africains Juifs islamisés, colonisés par des



Européens depuis l'Empire Romain jusqu'à la France de Lyautey. Donc le crossover, l'idée de mélanger les genres et les émotions, c'est un truc très naturel pour un Marocain. Ce film hybride d'histoire d'amour, de western et de rock seventies, qui parle de trauma et de résilience, ça peut sembler tiré par les cheveux mais c'est en fait une idée authentiquement marocaine !

Khansa Batma est connue pour ses talents musicaux. Qu'est-ce qui la rendait parfaite pour le rôle ?

Khansa Batma est une rock star ; sa famille, les Batma, c'est l'aristocratie du rock marocain, des précurseurs, des poètes. C'est son premier rôle au cinéma, il a fallu convaincre tout le monde, donc ça a été une joie folle quand le jury de Claire Denis lui a décerné ce Lion de la meilleure actrice Orizzonti à Venise !

Khansa est une femme hallucinante, courageuse, presque herculéenne. Ses concerts déjà, c'est une expérience. Non seulement elle envoie sur scène, mais ce qu'elle dit, la façon dont elle le dit... Son écriture est extrêmement puissante. Personne d'autre qu'elle n'aurait pu jouer ce rôle. Pas seulement parce que je l'ai écrit pour elle, mais parce qu'elle a permis de mêler chant live et jeu d'acteur et de faire que l'émotion soit toujours réelle, palpable. Khansa, c'est le cœur du film : si *Burning Casablanca* brûle, ça vient en grande partie de qui elle est.

Les autres comédiens par contre sont tous professionnels...

L'ambition de *Burning Casablanca* était de faire un film à la facture hollywoodienne : pellicule, machinerie, comédiens pros... Ça peut sembler classique mais venu du Maroc, c'est d'abord un cocktail Molotov lancé à l'injonction naturaliste, à l'obligation que nous aurions de faire du cinéma social dépouillé d'artifices. J'adore les artifices ! Mais au fond, on ne l'a pas fait juste pour résister, mais par amour. Par amour de la fiction, par amour du film de genres, au pluriel, tous mélangés.

Alors les comédiens dont vous parlez, c'est de l'amour aussi : Saïd Bey, Mourad Zaoui, Abderrahmane Oubihem, j'avais tourné avec eux ce court-métrage à Quartier Cuba.

Ce sont des comédiens très différents. Saïd est une superstar au Maroc, Abderrahmane fait du théâtre associatif ; Mourad enfin est « our man in Hollywood », un acteur marocain exilé à Los Angeles. Ils viennent d'horizons et de techniques très différentes, et ce sont des amis de 15 ans ! Comme pour Khansa, j'ai écrit leur rôle pour eux, ce pourquoi les personnages portent leurs noms. Beaucoup de choses viennent d'eux ; l'innocence d'Obama, le sourire carnassier et le côté biker de Mourad... Saïd en particulier : ce mec est un acteur génial, toujours conscient que rien de ce qui est humain ne nous est étranger. Donc il peut donner de l'humanité même au dernier des salopards. Son personnage est comme Casa ; quand il tend la main vers vous, vous ne savez pas s'il va vous mettre une claque ou une caresse. Cette ambivalence, tout le monde ne peut pas la porter : comme scénariste, je me sens libéré quand je sais que j'écris pour lui ! Ça me pousse même à jouer avec la limite...

Les personnages féminins sont également très forts.

Certes je n'ai pas voulu faire un film réaliste mais ça, c'est peut-être le seul truc réaliste du film. Évidemment le Maroc est bourré de combattantes : j'en ai croisé tout au long de ma vie, les exemples ne manquent pas, j'ai été élevé par une femme comme ça. Et pourtant nos films les relèguent presque automatiquement à des rôles de victimes, simples objets des désirs ou des violences des hommes. Je ne dis pas que la violence n'existe pas : l'oppression et le féminicide sont au cœur de mon intrigue. Mais les personnages de Khansa et de Fatima Attif sont les moteurs de l'action, ce sont elles qui font bouger le film. Même si elle est en danger, Rajae n'a pas besoin qu'on la sauve ; mais comme tout le monde, elle a besoin qu'on l'aime. Elle porte certains traits habituellement masculins, Larsen certains traits habituellement féminins. Quant à Fatima Attif, elle porte la carabine comme personne !

La musique est si essentielle à ce film : comment avez-vous travaillé avec le compositeur Alexandre Tartière ?

Alexandre est un ami de lycée, c'est quelqu'un que je connais et que j'admire depuis



mes 15 ans. C'est un mix à lui tout seul, un Français né au Maroc qui parle une darija parfaite.

Alors qu'il montait son groupe *Alaskandar* à Londres, moi j'écrivais le scénario : je lui envoyais un mémo sifflé, des bouts de paroles, il répondait avec une idée de riff... C'est une gageure de décrire dans un scénario une musique qui n'existe pas encore. Nous avons travaillé de manière très liée, car les personnages jouent et chantent les compositions d'Alex : la musique est dramaturgie et mise en scène. J'avais besoin ici d'une note haute pour que la voix de Larsen se brise dessus, là d'un final en litanie pour faire pleurer le personnage de Saïd... Il m'a donné certains trucs de zicos aussi : l'habitude qu'a Larsen de mordre la guitare pour qu'elle sonne électrique dans sa tête, ça vient de lui !

Bourré de toutes ces infos durant des années, Alex a ensuite disparu à Londres. Il est revenu trois mois avant le tournage avec des chansons si personnelles et si fortes, c'était mieux que ce dont je rêvais ! *Full Contact Love*, le tube de jeunesse de Larsen, on nous demandait souvent si on ne l'avait pas trouvé sur un vieux vinyle. Quel meilleur compliment ? Nous avons aussi travaillé avec Khansa pour adapter les chansons à sa voix, dans des sessions qui mêlaient chant, scénario (il s'agissait souvent de réécrire des répliques mêlées à des scènes de chant) et jeu d'acteur.

Nous avons enregistré les chansons censées pré-exister des mois avant le tournage, et on les balançait à fond sur le plateau, façon Leone et Morricone, pour plonger acteurs et équipe dans l'émotion de la scène. Tout le reste, les scènes de cabaret, le concert de Kadavar, l'enregistrement au studio, on l'a fait en live. Ce que vous entendez dans le film est live, joué et capturé en direct et en 35 mm. Le chant est réel, la guitare est réelle : l'émotion est réelle. Khansa chantait en direct, Ahmed a fait quatre mois de cours de gratte... Il était aussi doublé en direct sur le plateau par Neyl Nejjaï, le Slash marocain, qui a co-composé les guitares avec Alexandre. De vrais musiciens réunis au même endroit qui prennent un risque ensemble.

Il y a aussi beaucoup de chansons rock...

La première page du scénario était une playlist de chansons. Elles étaient écrites dans les scènes dès le début car beaucoup sont nées de ces chansons. Prenez *Moroccan Roll* des Variations par exemple, un groupe marocain qui a fait la première partie de Led Zeppelin. C'est un album de 1973 dans lequel ces mecs réussissent en musique le mélange auquel j'aspirais au cinéma, si organique, entre le lyrisme psychédélique de Morricone et les couleurs berbères... Ça, plus le regard de jais de l'actrice Fatima Attif, m'a donné mes scènes de western berbère, avec la terre rouge, le personnage de Rahima et sa Winchester...

On a des scènes entières où les personnages écoutent un disque : l'hymne de rock touareg de Mariem Hassan, *Id Chad*, ou le crève-cœur soul années 50 de Bobby Blue Bland, *I'll Take Care of You*. Les paroles s'immiscent dans les dialogues, la tonalité dans la mise en scène, le rythme dans le montage... La musique n'est pas ajoutée ou décorative ici, elle est toujours première.

Pourquoi avez-vous voulu tourner en 35 mm, compte tenu du budget limité ?

Pour être clair, réaliser une épopée rock en 35 mm Cinémascope avec des fusillades plateau, des concerts de metal, des décors construits et des costumes de créateur était totalement impossible avec notre budget d'environ 1 million. La seule et unique raison pour laquelle ce film existe, c'est l'implication totale de chaque membre de l'équipe.

Le seul moyen de tourner en 35 mm quand on n'a pas d'argent, c'est d'être radical. Ça veut dire qu'on ne se couvre pas, qu'on choisit beaucoup de choses au tournage. Nous avons tourné le film avec une moyenne de deux prises par plan, ce qui signifie que certains de nos moments-clés ont été tournés en une seule prise. La pellicule était le langage visuel du film, le corps qu'il habite : on en était tous certains. Mais c'était aussi libérateur comme outil de mise en scène pour moi car ça donnait une concentration incroyable sur le plateau. Soudain, "ça tourne" redevenait une incantation religieuse ! On ne pouvait tourner que très peu



donc il n'y avait qu'une seule façon de faire : beaucoup planifier, beaucoup répéter, puis abandonner tout contrôle durant la prise. On était comme un groupe de rock en tournée.

Le chef opérateur Benjamin Rufi est mon frère et mes yeux depuis 17 ans. Il a tourné tout ce que j'ai réalisé, toujours en pellicule et à petit budget. Cela n'a jamais empêché Benjamin de prendre des risques. Son mélange de maîtrise technique et d'inspiration du moment ont été une des pierres angulaires du film : le mec est une rockstar ! Parfois, nous ne savions pas ce que nous avions dans la boîte pendant dix jours. Les rushes mettaient 5 à 6 jours pour revenir de Bruxelles où ils étaient développés. Je ne connais pas beaucoup de chefs opérateurs de son âge qui auraient eu la confiance et l'audace de tourner un film entier de cette façon.

Vous semblez avoir un grand sens de la loyauté. Le directeur de la photographie Benjamin Rufi, le chef-décorateur Adrien Hernandez et le monteur Camille Mouton étaient tous vos camarades de classe à La Fémis.

Adrien a un sens de l'espace et une compréhension de la mise en scène formidables pour un si jeune chef déco, et c'est sûrement le plus grand fan de western que je connaisse ! Il a tout de suite compris que *Burning Casablanca* était un western. Pas seulement la fin comme on pourrait le penser, mais véritablement tout le film. Le bordel de Saïd est un saloon de western, la maison de Rokia est la version berbère de celle de La prisonnière du désert, etc... Adrien connaissait intimement chaque plan que j'avais prévu. Alors vu le budget, il ne construisait que ce qui était strictement nécessaire : parfois, le décor se termine à quelques centimètres du cadre ! On vivait tous ensemble au Maroc dans la maison de ma grand-mère pendant quelques mois avant le tournage, avec ma première assistante Christele Agnello et Benjamin. La bataille était rude avec les producteurs mais entre nous, la confiance était totale. Nécessaire même, car nous avions très peu de temps : parfois, les décors étaient livrés si peu de temps avant la scène que quand l'équipe arrivait pour tourner, la peinture n'était même pas encore sèche ! On a occupé une vieille école de l'ancienne médina de

Casablanca, surnommée le Zanka Studio. Adrien y a construit ses décors incroyables, qui se trouvaient en fait en plein milieu de la ville : les personnages ouvrent une fenêtre et on voit la vraie rue en contrebas. Ça rajoute au côté Leone, un vrai truc de western. Mais pour faire ça, je ne pense pas qu'il ait dormi plus de deux heures par nuit pendant les trois mois de tournage...

Quant à Camille, il a fait face à des défis que les monteurs de sa génération avaient oubliés. Parce que la pellicule coûte cher, nous avons monté un film de 2 heures avec seulement 15 heures de rushes. Au lieu de crouler sous le matériel, comme c'est le cas habituellement aujourd'hui avec le numérique, nous avons dû penser comme des monteurs de films des séries B des années 1940 : inventer des plans que nous n'avions pas, induire une action qui n'a pas été tournée. Pour faire face à cette situation, vous devez avoir un poète dans la salle de montage, quelqu'un qui crée de nouvelles images à partir de l'assemblage inattendu de deux autres.

Les costumes aussi sont extravagants !

La costumière Alice Eyssartier fut également l'une des sauveuses du film. Elle s'est attelée aux costumes avec une attitude très punk : le résultat est un mélange de « Do It Yourself », des marchés aux puces de Casablanca et de son propre brin de folie. Je m'implique beaucoup dans les costumes ; j'ai donné pas mal de mes propres fringues aux personnages. Il y a un lien particulier que vous formez avec un acteur lorsque vous démarrez le tournage en lui filant votre bague, vos bracelets ou votre manteau.

Quand on voit Ahmed Hammoud débarquer à Casablanca avec sa veste en peau de serpent, il y a un côté *Sailor et Lula*...

C'est définitivement l'uniforme des déglings ! C'est marrant que vous mentionniez *Sailor et Lula*. Je kiffe ce film à mort mais la veste en peau de serpent, c'est Marlon Brando dans *L'homme à la peau de serpent*. Il débarque en ville avec sa veste en peau de serpent et sa guitare ... Exactement comme Larsen dans *Burning Casablanca* ! J'ai offert le film à Ahmed avant le tournage, c'est devenu comme un langage codé entre nous. La façon dont Brando porte cette veste en peau de serpent est tout le contraire



de la masculinité arrogante affichée par Nicolas Cage dans *Sailor et Lula* : sur Brando, la peau de serpent a un look très féminin, très sensuel. C'est ce qu'on cherchait avec Ahmed : donner à voir une masculinité maghrébine qui ne soit définie ni par l'agressivité, ni par la tchatche ultra confiante façon stand-up. Un mec arabe empreint de sensualité, de sensibilité, de fêlures. Enfin !

Le film montre des personnages dévorés par le stress post-traumatique qui, au début du film, semblent pourtant nier même qu'ils ont un problème. Cela fait-il écho à votre expérience de l'attentat du Bataclan ?

La première étape, c'est de reconnaître que vous avez un problème et de le formuler pour pouvoir y faire face. C'est la même chose avec l'alcool et les drogues. Le TSPT (trouble du stress post-traumatique) est une maladie infectieuse inoculée par la violence. C'est un problème de temporalité : le trauma est dans votre présent, pas dans votre passé. Lorsque vous avez un flash, vous revivez tout à nouveau ; physiquement, vous y êtes. C'est une réaction sans fin à un moment qui est inscrit dans votre chair, dans vos yeux et dans votre cœur. Le but est d'essayer de faire de ce moment un souvenir. Et ainsi de passer de l'état de victime, ce que nous étions tous, à celui de survivant.

Burning Casablanca est une histoire d'amour entre deux survivants. La lumière dans le film, l'histoire d'amour, elle naît parce que ces traumas peuvent se croiser ; le point central du film, c'est une intersection comme ça entre Larsen et Rajae. Tout comme je leur ai donné mes bagues, je leur ai donné mes hallucinations et mes cauchemars de cette période. Mais mon espoir aussi. Après le Bataclan, j'ai découvert que nous, les victimes d'attaques terroristes, avons beaucoup en commun avec les victimes de viol par exemple. Les flashes, les images violentes qui semblent gravées dans la cornée de vos yeux... Il y a une lumière qui vient avec cette découverte, car si on peut reconnaître les traumatismes chez les autres, on peut s'entraider.

LES ACTEURS

Khansa Batma

Fille de Mohamed Batma, membre du mythique groupe Lemchaheb et nièce de Larbi Batma, fondateur de Nass El Ghiwane surnommés « Les Rolling Stones de l'Afrique », Khansa baigne dans la musique depuis sa plus tendre enfance. Son répertoire mêlant habilement rock et sonorités orientales fait d'elle une artiste incontournable de la scène underground marocaine. Sa présence scénique et ses textes engagés ne sont pas sans rappeler Rajae, la chanteuse qu'elle incarne dans *Burning Casablanca (Zanka Contact)*, rôle qui lui vaut le prix de la Meilleure Actrice dans la catégorie Orizzonti à la Mostra de Venise.



Ahmed Hammoud

Acteur phare de la scène marocaine underground, Ahmed commence sa carrière au cinéma en 2016 dans le thriller américain *13 Hours*, tourné au Maroc par Michael Bay. Fort du succès du film, il est ensuite sélectionné pour le rôle principal dans *Mimosas, la Voie de l'Atlas* d'Oliver Laxe. Le film remporte la même année le Grand Prix Nespresso de La Semaine de la Critique à Cannes. Il participe ensuite à de nombreux projets français tels que la série *Le Bureau des Légendes* ou le film *Des Hommes* de Lucas Belvaux. L'acteur est également metteur en scène au sein de sa compagnie *Daha-Wassa* qui mêle théâtre, danse et performance. Dans *Burning Casablanca (Zanka Contact)*, il interprète Larsen, un ancien rockeur en fuite.



Saïd Bey

Véritable star du cinéma marocain, Saïd commence sa carrière au théâtre avec le metteur en scène Driss Roukh puis rejoint en 2009 la troupe *Daba Theatre Citoyen* menée par l'écrivain Driss Ksikès. Au cinéma, il se partage entre films d'auteur exigeants (*The Man Who Sold the World* de Imad et Swel Noury, pour lequel il est récompensé au Festival International de Dubaï), grosses productions américaines et films populaires qui font de lui une véritable star au Maroc. Ce qui ne l'empêche pas de jouer le rôle principal du court métrage *Harash* d'Ismaël El Iraki, qui écrira ensuite pour lui son rôle dans *Burning Casablanca (Zanka Contact)* : Saïd, un proxénète aux multiples visages et à la collection de vinyles monumentale.



Fatima Attif

Originaire des montagnes du Moyen-Atlas, Fatima est une figure de la scène théâtrale marocaine. Elle est diplômée de l'Institut Supérieur d'Art Dramatique de Rabat et y dirige lors de son projet de fin d'études Saïd Bey, l'interprète de Saïd, lançant une longue amitié et une collaboration entre les deux comédiens. Elle dirige la troupe *Massrah Achamat, le Théâtre des Montagnards*, collectionnant les prix au Festival National de Théâtre du Maroc. Au cinéma, Fatima tourne à de multiples reprises avec Faouzi Bensaidi (*WWW, Volubilis*) et reçoit en 2019 le Prix du premier rôle féminin au Festival de Tanger pour *La Guérisseuse* de Mohamed Zineddaine.



LA PLAYLIST DU FILM

- 1 **A Man of Constant Sorrow** *Texas Chainsaw Dust Lovers, 2014*
- 2 **Full Contact Love (Live)** *Alex Tartière & Snakeskin, 2019*
- 3 **Fine Ghadi Biya Khoya (Où m'emmènes-tu)** *Nass el Ghiwane, 1973*
- 4 **Zanka Castles** *Alex Tartière, 2020*
- 5 **Ghani Li Cheway Cheway** *Oum Kalthoum, 1945*
- 6 **I'll Take Care of You** *Bobby "Blue" Bland, 1959*
- 7 **Full Contact Love (Studio)** *Alex Tartière & Snakeskin, 2019*
- 8 **Mountains Made Of Steam Silver** *Mount Zion, 2005*
- 9 **Ghir khoudouni (Emparez-vous de mon être)** *Nass el Ghiwane, 1974*
- 10 **Tayeh** *Fadoul et les Privilèges, 1971*
- 11 **Did It** *Les Variations, 1974*
- 12 **Eye Of The Storm** *Kadavar, 2013*
- 13 **Maktoub LLah** *Fadoul et les Privilèges, 1971*
- 14 **Id Chad** *Mariem Hassan, 2002*
- 15 **The Fire of Love** *The Gun Club, 1982*
- 16 **Kasbah Tadla** *Les Variations, 1974*
- 17 **Sanglots** *Les Variations, 1974*
- 18 **Zanka Contact** *Alexandre Tartière, 2019*
- 19 **Jedba** *Fadoul et les Privilèges, 1971*





Liste artistique et technique

Rajae	Khansa Batma	Obama	Abderrahmane Oubihem
Larsen	Ahmed Hammoud	Mourad	Mourad Zaoui
Said	Saïd Bey	Rokia	Fatima Attif

Réalisation	Ismaël El Iraki
Scénario	Ismaël El Iraki
Photographie	Benjamin Ruffi
Montage	Camille Mouton
Décors	Adrien Hernandez
Costumes	Alice Eyssartier
Musique	Alexandre Tartière
	Neyl Nejjai
Son	Fabrice Osinski
	Fred Meert
	Ingrid Simon
	Manu de Boissieu
Effets spéciaux	Steve Jama
	Cavern FX
Produit par	Barney Production
	Saïd Hamich Benlarbi
En coproduction avec	Mont Fleuri Production
	Velvet Films
	Sebastian Schelenz
Producteur associé	Ismaël El Iraki



UFO
UFO DISTRIBUTION